

Revue de Presse

**Emir Kusturica
&
The No Smoking
Orchestra**



Emir Kusturica remonte sur scène avec ses copains punks

Le temps des g

Le cinéaste, fâché avec son compère Goran Bregovic, qui a signé la musique de ses premiers films, empoigne la guitare avec le groupe No Smoking. Rencontre imprévue entre Ennio Morricone, la musique punk et le folklore tzigane.

Après le tournage de son dernier film, *Chat noir, chat blanc* (1998), le cinéaste bosniaque Emir Kusturica a décidé de s'offrir une « cure de jeunesse » en redevenant le musicien qu'il était au milieu des années 80. Avant de réaliser les lyriques et flamboyants *Temps des Gitans* (1988) et *Arizona Dream* (1992), il officialisait en effet comme bassiste dans No Smoking, groupe punk de Sarajevo qui s'est dissous après avoir subi les foudres de la censure titiste – puis reformé en 1994, avec,

à la batterie, Stribor Kusturica, le fils du réalisateur.

Quatre ans plus tard, Emir Kusturica, brouillé avec Goran Bregovic, qui a signé la musique de la plupart de ses films précédents, demandait au Dr Nello Karajic, le chanteur de No Smoking, de composer les musiques de *Chat noir, chat blanc*. Dans la foulée, il décidait de reprendre du service, en tant que guitariste cette fois, dans ce groupe qui allie énergie punk, nostalgie tzigane et humour cabaret.

Télérama : Quelles ont été vos premières grandes émotions musicales ?

Emir Kusturica : La musique n'a pas joué un rôle très important pour l'enfant de Sarajevo que j'étais, sauf lorsque le rock'n'roll italien d'Adriano Celentano est arrivé. Ce n'était pas vraiment du rock, mais nous le considérons comme tel car il annonçait les premiers signes d'ouverture à l'Occident, les jeans et autres symboles d'une



Lire aussi

la critique de l'album
Unza Unza (Barclay/
Universal), p. 118.

modernité qui nous attirait beaucoup. Sa chanson 24 000 Baisers fut d'autant plus importante pour moi qu'elle a coïncidé avec mes premières amours, mes premiers combats, mes premiers sentiments de rébellion contre l'autorité. Elle leur reste définitivement associée.

Télérama : *Écoutez-vous déjà des musiques tziganes ?*

Emir Kusturica : Je ne m'y intéressais pas tellement ; j'étais jeune, je n'avais pas encore l'expérience nécessaire pour apprécier un genre très empreint de nostalgie. En réalité, ma vraie rencontre avec ces musiques eut lieu en 1971, juste avant que je ne quitte Sarajevo pour aller étudier à l'Académie de cinéma de Prague. J'étais alors un jeune cinéphile qui cherchait des musiques pour ses courts métrages. J'étais obsédé par le rock'n'roll, mais quand un ami musicologue m'a fait découvrir quelques-uns des trésors tziganes, je me suis dit qu'il serait intéressant de les utiliser au cinéma. Ce sont des musiques très éclectiques, qui absorbent toutes sortes d'influences, hongroises, arméniennes, turques. On y reconnaît aussi des riffs de rock ou de jazz et des fragments de pop occidentale, tout cela synthétisé sous la bannière tzigane.

Télérama : *Vous jouez déjà de la guitare ?*

Emir Kusturica : Oui, mais seulement dans des arrière-salles de petits clubs. C'est d'ailleurs l'histoire que je raconte en partie dans mon premier long métrage. Te souviens-tu de *Dolly Bell* ?, en 1981. En vérité, c'est quand je suis revenu de Prague en 1986 – après avoir réalisé deux films – que j'ai joué en public, avec le groupe punk No Smoking. Je ne raffolais pas de sa musique, d'autant qu'à l'époque les instrumentistes n'étaient pas excellents (ils ont heureusement changé) ; mais leur sens

L'homme au chapeau, c'est Kusturica, alias « Sergio Leone », Cinéaste et musicien, « c'est le même boulot : un réalisateur est un chef d'orchestre ».

étaient porteuses d'un fort potentiel d'opposition, aux parents ou à l'establishment.

Télérama : *Comment définiriez-vous la musique actuelle de No Smoking ?*

Emir Kusturica : On l'appelle « unza unza ». C'est une idée de mon fils Stribor, batteur du groupe depuis six ans. Cette dénomination suggère à la fois un rythme énergique et la réunion de différents ingrédients musicaux. Notre idée est de confronter la célérité punk à la nostalgie slave, de réussir un dialogue, à l'intérieur de la musique, entre la frénésie urbaine d'aujourd'hui et le romantisme du violon ou de l'accordéon des vieux chants tziganes ou hongrois.

Télérama : *Vous sentez-vous davantage musicien ou cinéaste ?*

Emir Kusturica : Mon goût pour la musique s'exprime aussi bien sur scène que dans mes films : leur structure vient de la musique. Quand vous fermez les yeux que vous commencez à penser à ce à quoi votre film va ressembler, votre imagination reste sèche tant que vous n'avez pas d'ingrédients musicaux pour alimenter votre vision. Tout réalisateur qui se respecte a besoin d'avoir de bonnes oreilles. Afin d'harmoniser les différents éléments dont il dispose pour composer un film – scènes, dialogues, acteurs –, le sentiment musical est d'un grand secours. Fellini a dit que le cinéma est plus proche de la musique que de n'importe quoi d'autre. Je suis d'accord.

Télérama : *A l'inverse, votre expérience de réalisateur vous a-t-elle aidé pour concevoir l'album Unza ?*

Emir Kusturica : Quand vous commencez à imaginer un chant, en le sifflant par exemple, et que vous le transposez sur les instruments, vous vous demandez d'abord comment vous allez y insuffler des pauses et des obstacles pour casser la linéarité première. L'écriture des arrangements obéit à la même logique que celle des scènes et des dialogues. En réalité, c'est le même boulot. Un réalisateur est un chef d'orchestre. Mais de l'idée de départ au résultat sur Celluloid, il y a tout un processus de déperdition, d'érosion... Et puis, si la littérature suscite des visions dans l'esprit du lecteur, le cinéma est plus limité : il impose des images. Le travail d'un réalisateur est de proposer des plans qui en appellent d'autres, qui ne brident pas la fantaisie du spectateur. Je parle évidemment du cinéma en tant qu'artisanat, et non de l'énorme machine industrielle qu'il est le plus souvent devenu.

Télérama : *Comment expliquez-vous qu'il y ait tant de ressemblances entre les musiques de Goran Bregović pour vos films précédents et celles de No Smoking pour Chat noir, chat blanc ?*

Emir Kusturica : Bregović se sert beaucoup de musiques traditionnelles et proclame qu'il les a composées ; No Smoking, lui, reconnaît leur origine.

Télérama : *Pourquoi avez-vous arrêté votre collaboration avec lui ?*

Emir Kusturica : Exactement pour cette raison. J'ai été très déçu quand j'ai découvert que mon ami Iggy Pop avait interprété dans *Arizona Dream* un chant dont Bregović s'était attribué la paternité alors qu'il appar-

uitares

de la provocation me plaisait. Ils s'exprimaient ouvertement contre le système. Ils étaient de l'autre côté de l'ordre établi, ce qui a toujours été ma position préférée dans la vie. J'enseignais alors à l'École des arts de Sarajevo, mais quand le ministère de la Culture a su que je jouais de la guitare dans un groupe punk, il m'a demandé d'arrêter mes cours.

Télérama : *Vous vous définissiez comme un punk ?*

Emir Kusturica : J'airmais beaucoup non le style, les coiffures extravagantes, etc., mais l'idée, les questions que cela posait. A mon sens, le héros de *Crime et châtiment*, de Dostoïevski, était lui aussi obsédé par des choix pinks : quelle est la ligne au-delà de laquelle on ne peut aller ? Quelles sont les frontières entre la révolte et le comportement socialement accepté ? Qu'est-ce qui permet de dire si Napoléon était un héros ou un criminel ? Toutes ces interrogations-là, dans un pays communiste,



FRANCIS LAFITTE

naît aux musiques tziganes. Et puis, avec *No Smoking*, c'est un peu d'air frais qui entre dans ma vie.

Télérama : Vous êtes-vous facilement accommodé de la vie de musicien en tournée ?

Emir Kusturica : Ce n'est pas facile, mais c'est chouette d'être sur scène avec des gens qui se comprennent et s'aiment bien. J'ai 46 ans, j'entre dans la maturité. Je souhaite la partager avec des amis qui ont une vision forte, claire et enthousiaste de l'existence qu'ils veulent mener.

Télérama : Et le fait de partager cela avec votre fils ?

Emir Kusturica : C'est un privilège. J'espère que cela compensera toutes mes absences à la maison quand il était en train de grandir. Habituellement, un fils peut s'attendre à avoir son père derrière lui. Pour nous, c'est le contraire : lui joue de la batterie derrière moi pendant que je tiens la guitare.

Télérama : Vous aimez le contact avec le public ?

Emir Kusturica : En réalité, lorsque je joue en concert, j'ai l'impression que je suis en train de faire un film. D'ailleurs, il se passe plein de choses pendant notre prestation : un violoniste met son archet dans ses chaussures, puis joue sur le corps d'un spectateur, trois ou quatre membres du groupe courent sans arrêt sur scène... Tout ça montre la formidable vitalité du groupe.

Emir Kusturica reprend du service, avec ses vieux potes de *No Smoking*. A la batterie, son fils Stribor.

Télérama : Vous êtes l'auteur de certaines des chansons interprétées par le Dr Nelle Karajic, le chanteur de *No Smoking*.

Emir Kusturica : Celle qui raconte comment le Diable lui-même a été victime de la guerre de propagande qui sévit depuis deux mille ans. Celle sur Roméo, un réfugié qui tente de survivre dans la grande ville en vendant son sperme... Des textes provocateurs. Assez punk, en ce sens. Mais il y a aussi d'autres chants, plutôt sentimentaux.

Télérama : Quelles sont vos sources d'inspiration, hors le punk et les Tziganes ? A écouter l'album *Unza Unza*, on pense au cabaret.

Emir Kusturica : C'est voulu. J'ai demandé au Dr Nelle Karajic de s'inspirer du style cabaret, qui consiste à chanter et à commenter en même temps.

Télérama : Et cette référence permanente au thème musical d'Ennio Morricone pour *Le Bon, la Brute et le Truand* ?

Emir Kusturica : Sur scène, les musiciens m'ont surnommé « Sergio Leone » à cause des cigares que je fume et du chapeau que je porte. On en rigole beaucoup. Ennio Morricone et des couplets traditionnels tziganes, j'adore ces télescopes !

Télérama : Qu'avez-vous retiré de votre récente expérience de comédien dans *La Veuve de Saint-Pierre*, le film de Patrice Leconte ?

Emir Kusturica : Comme je ne suis pas un acteur, c'est surtout ma personnalité qui s'est exprimée à travers ce rôle. J'ai tenté de traduire mes propres émotions à travers le caractère d'un homme qui a tué, mais n'est pas un tueur. Dans ce cas aussi, la musique aide à bouger, à écouter, à trouver sa place, à être en phase avec les dialogues. En tant qu'acteur, vous utilisez votre corps comme un instrument.

Télérama : Savez-vous déjà qui composera la musique de votre prochain film ?

Emir Kusturica : Ce sera encore *No Smoking*. Certains chants de l'album *Unza Unza* y seront utilisés. Le film s'appellera *Le Nez*, il racontera l'histoire d'un acteur qui prépare la première de *Cyrano de Bergerac*. Mais au lieu de jouer sur scène le rôle-titre, il va libérer la femme qu'il aime, kidnappée par la mafia : en somme, un trajet de la fiction vers la réalité...

Télérama : Que vous inspire la situation actuelle en ex-Yougoslavie ?

Emir Kusturica : Je préfère ne pas aborder les questions politiques. Je vis entre Paris, New York et le Monténégro. Je me sens citoyen du monde.

Télérama : Quel regard portez-vous aujourd'hui sur la polémique qui eut lieu autour de votre film *Underground* en 1995 ? Alain Finkielkraut vous avait reproché, lors de sa présentation à Cannes, d'être pro-serbe ?

Emir Kusturica : Ça concerne davantage les gens qui ont lancé cette polémique que moi-même... Ils m'ont accusé de faire une certaine propagande. En réalité, ce sont eux qui ont fait de la propagande contre moi... De toute façon, j'ai été, je suis et je serai toujours politiquement incorrect : c'est une position vitale pour moi ■

Propos recueillis par Ellane Azoula

Hebdo national ☎ 01 41 34 60 00

T.M. : 500.000 ex. L.M. : 2.442.00

LUNDI 29 MAI 2000

ELLE

Elle aime la musique



Saviez-vous qu'Emir Kusturica savait jouer de la guitare ? Sa passion est telle que, non content de sortir un album avec son groupe le No Smoking Orchestra, Emir part en tournée dans toute la France et fait escale à l'Olympia. Rencontre.

ELLE. Cet album s'intitule « Unza Unza Time ». Qu'est-ce que cela signifie ?

EMIR KUSTURICA. C'est une onomatopée qui reflète un rythme très rapide – on joue plus vite que Michael Schumacher ne roule ! – et aussi un mélange de toutes les musiques qui existent dans les Balkans : musique de Gitans, jazz, folk, musette, punk.

ELLE. Comment vous et votre ami Dr Nelle Karajlic, le chanteur du groupe, vous êtes-vous rencontrés ?

E.K. Dans un supermarché. On achetait des fraises tous les deux. Non, c'est faux, tout ça. J'avais envie de fumer, mais je n'avais pas d'allumettes. Gentiment, il m'a prêté son briquet. C'était il y a vingt ans. Tito venait de mourir et tout était permis à Sarajevo. Il y avait de bonnes vibrations à l'époque, comme si toutes les énergies contenues

pendant la dictature se libéraient enfin. Grâce à sa mort, on a donné la parole aux gens de la rue. Moi, je l'ai fait dans mes films en donnant vie à des personnages simples. Nelle s'est fait le porte-parole de la musique populaire : des refrains que l'on entendait pendant les enterrements, les mariages.

ELLE. Vous avez réalisé un film avec la chanson-titre de l'album. Avez-vous l'intention de faire comme Wenders et vous atteler à un « Buena Vista Social Club » version balkanique ?

E.K. Merci d'utiliser le mot film – en noir et blanc – et non pas le terme de vidéo-clip que je déteste. Les effets spéciaux, je n'en voulais pas. Pour revenir au documentaire que je prépare, j'espère bien qu'il sera acheté par une chaîne de télévision – pourquoi pas Arte... C'est une question de survie. Personne n'a idée de ce qui se passe chez nous réellement. Mon fils, Stribor, qui a 22 ans et qui est batteur dans l'orchestre, est très

MUSIQUE

Kusturica : le temps du rock

Le réalisateur d'*Underground*, de *Chat noir, chat blanc* et du *Temps des Gitans* gratte la guitare au sein d'un groupe aussi givré et baroque que ses films

Quatre mois de tournée avec son groupe, No Smoking Orchestra, entre Portugal et Islande, Grèce et Allemagne, un disque tout neuf. *Unza Unza Time* (Barclay), une tournée sur les scènes françaises. Quand Emir Kusturica se lance dans la musique, il ne fait pas du cinéma. Mais les airs bravaches de ce bougon patenté dissimulent mal un léger trac. « La scène de l'Olympia aura rarement reçu quelqu'un qui connaît aussi peu la musique. Mais je revendique mon caractère amateur. Au sens propre du mot : je joue avec mon cœur. Pour un groupe, l'essentiel est le rythme, plus encore que l'harmonie. La virtuosité importe

peu. Comme une équipe de foot, No Smoking se chauffe et prend la température du public, avant de créer de l'excitation pure. »

No Smoking Orchestra est né à Sarajevo en 1980, avec, à sa tête, un provo punk, surréaliste autant qu'hyperactif, du nom de Nelle Karajlic. Avec aussi la présence de Stribor, le propre fils d'Emir, à la batterie. La ligne du groupe ? Rock, rock et encore rock. Mais un rock très fortement mâtiné de violons et de trompettes tziganes. Autant que les Pogues avec le folklore irlandais, Karajlic, Kusturica et leur bande ont adapté la musique des Rom. « En ex-Yougoslavie, comme dans les autres capitales de l'Est, ils ont toujours eu ce privilège de

jouer de la musique. Quand j'ai compris que le rock'n'roll était en état d'épuisement, usé jusqu'à la trame, j'ai découvert la profonde beauté de leurs chansons – ou plutôt redécouvert, puisque je les côtoyais depuis toujours. Gamin, j'étais dans le quartier gitan de Sarajevo. »

*Kusturica
et sa bande
ont adapté
la musique
des Rom*



Unza Unza Time est construit comme un ensemble baroque, une macédoine de numéros de cirque où dominent la farce et le sens du grotesque. Car il y a musique tzigane et musique tzigane. D'un côté, les quatuors viennois des restaurants polichés d'Europe centrale. De l'autre, les formations surexcitées enfiévrant les mariages, les fêtes et les bars. Avec sa joyeuse cacophonie, No Smoking appartient sûrement à la seconde catégorie. Et, à l'écouter, on peut se demander si, dans ses films, Emir Kusturica a cherché à mettre en scène autre chose que cet immense bordel, synthèse de sa vision de la vie dans les Balkans.

« J'ai appris la guitare grâce à une association destinée à empêcher les ados des rues de tomber dans la délinquance, raconte-t-il. Au début, je jouais moins de rock que de la musique italienne, dans la tradition d'Adriano Celentano et des *urlatori*. Dans mes films, les gens passent leur vie à écouter de la musique. On peut même dire que les personnages d'*Underground* ne font rien d'autre, à part la fête. Souvent je m'interroge : suis-je musicien ou réalisateur ? Je ne distingue pas les deux. Les notes font naître des images. Il y a des morceaux, parfois même une simple suite d'accords, qui stimulent mon imagination de cinéaste. »

Kusturica voue une sainte horreur au « turbo folk », la techno qui fait fureur en Serbie depuis la guerre. « Un genre hypnotique, dégoûtant... » Ses disques y sont bien reçus. Pourtant, No Smoking Orchestra ne s'y est pas rendu en tournée. Ou pas encore. Pas plus qu'à Sarajevo. « J'y remettrai jamais les pieds, s'insurge-t-il brusquement. J'en ai soupé d'être désigné comme coupable ! Au seul motif que je me serais installé à Belgrade et que j'aurais filmé *Underground*,

PLUS LOIN
AVEC
L'EXPRESS
EN LIGNE
www.lexpress.fr

EMIR KUSTURICA EN FANFARE

Rencontre. Le cinéaste, qui vient de terminer le tournage d'un film à New York, est actuellement en tournée en France avec l'ébouriffant No Smoking Orchestra.

Cela commence par un air de fanfare un peu déginguée, comme une fin de baloche où les derniers florilions de la fête ne semblent pas vouloir s'éteindre. Tout le monde est un peu emêché mais personne n'a envie de rentrer se coucher. Les cuivres rivalisent d'ardeur, un violon tzigane accélère la cadence : la machine s'emballa pour le meilleur et le meilleur. Le No Smoking Orchestra, flanqué d'Emir Kusturica à la guitare, est un OrNi musical, un hymne à la vie qui vous démanche, une musique qui se danse, se fête et se boit, un road movie énévè où les images défilent à l'envers à la vitesse d'un supersonique. Rock, punk, ska, musique tzigane, mélodies orientales... tout ça cohabite dans un désordre joyeux, totalement débridé où chaque musicien s'efface pour laisser l'autre jouer. Pas par politesse mais par respect, les élucubrations des uns titillent celles des autres.

Au départ de cette histoire, Emir Kusturica et Dr Nêlle Karajic, chanteur et leader du groupe. Selon le premier, leur amitié est vieille de vingt-cinq ans. Ils se sont rencontrés quand « Sarajevo était l'un des endroits les plus punks de la planète. Il y avait de l'effervescence dans l'air ». Kusturica sourit doucement. « La guerre a mis un terme à tout ça. » Un peu leur parenthèse enchantée. Les groupes de musique jouaient à tout va, dans les bars, dans de vieilles boîtes enfumées. « n'importe où dans la rue. Leur route diverge mais ne se sépare pas. Kusturica choisit le cinéma. On lui doit des chefs-d'œuvre : Papa est en voyage d'affaires, le Temps des Gitans, Underground, Arizona Dream ou Chat noir, chat blanc. Son univers cinématographique conjugue un sens aigu de la tragédie shakespearienne avec le meilleur du burlesque. Dans ses films, la musique est omniprésente. Elle n'illustre pas, elle accompagne la caméra, parfois à rebrousse-poil, comme un contrepoint où les silences imposent dans des brouhahas indescriptibles.

Le No Smoking Orchestra fonctionne à l'identique. On passe de l'euphorie à la tristesse sans crier gare. Tout ça est outrageusement tonique, les notes se bousculant dans une cacophonie des plus heureuses. Un peu comme la vie avec sa cohorte de moments heureux et de passages à vide. « Dans le groupe, il y a des peintures, des musiciens

rasse de chez Goldenberg, Dr Karajic débarque tout juste de Belgrade. Une discussion s'engage entre eux : ça s'engueule sec. Kusturica sourit : « On parle de l'ordre des morceaux pendant le concert. » Karajic évoque leur premier concert en France, aux dernières Transmusicales de Rennes : « On était mort de trouille. La salle était archicomble, le public était très jeune. En réalité, il était venu pour Public Enemy. Nous avions une heure, pas une minute de plus, pour jouer devant un parterre qui ne nous connaissait absolument pas. Et je pensais très fort : il

« Notre musique est spéciale, elle n'a rien de normal. Aucun concert ne ressemble à l'autre et pourtant nous développons le même langage », explique le chanteur du groupe.

nous en faudrait au moins cinq... » Après dix minutes de concert, le public a totalement connecté et la fin ressemblait à une éruption volcanique ! Notre musique est spéciale, elle n'a rien de normal. Aucun concert ne ressemble à l'autre et pourtant nous développons le même langage. « Depuis le film Chat noir, chat blanc, on les connaît, même si on ignore le nom du groupe. » Un film ne suffit pas. Même les Rolling Stones ont besoin de sortir un disque avant de tourner !

Lors de notre rencontre, le 7^e art était à la fête à Cannes. « Pourquoi serais-je ? Si j'y vais, c'est pour reprendre mon trophée ! » De la polémique qui suivit la palme d'or pour Underground, « c'est du passé ». « Êtes-vous communiste ? » me lance-t-il soudain. Là, c'est lui qui pose les questions : « Auriez-vous été résistante sous l'Occupation ? » Bigre, et lui-même, se considère-t-il comme un résistant aujourd'hui ? « Si

vous êtes contre la domination absolue dans le monde exercée par les États-Unis, vous êtes de facto l'ennemi, vous êtes taxé de « pro-Milosevic. » Quand le porte-parole de l'OTAN donne le chiffre dérisoire de tanks abattus, on se dit qu'on a été un peu berné. Les plus puissants mentent avec une telle arrogance que si vous doutez de leur parole, vous êtes soit marginalisé, soit l'on vous désigne comme un allié du pouvoir. C'est ce qui m'est arrivé avec Underground. On m'a accusé de faire un film de propagande pour Milosevic et ce film est tout, sauf un film de propagande pour Milosevic. »
Même s'il est allé tourner son prochain film à New York – une drôle d'histoire où un acteur de théâtre, qui interprète Cyrano de Bergerac, quitte les planches en pleine représentation pour aller délivrer sa fiancée kidnappée par la mafia et revient à temps pour sa tirade, quand il s'aperçoit que le mafieux qu'il vient d'abattre s'est glissé dans la peau d'un figurant – Kusturica qui s'intéresse beaucoup au cinéma hollywoodien pense que « le processus de mondialisation gomme des parfums, des spécificités culturelles, agissant comme un pesticide que l'on déverserait sur des mauvaises herbes. Pour réaliser de superproductions hollywoodiennes, il faut en finir avec ces spécificités et donc avec l'art. De fait, les liens qui existaient entre ce qui est de l'ordre de l'infiniment petit et l'infiniment grand sont traduits sans aucune nuance par des généralités. Voilà pourquoi la plupart des films sont inintéressants, parce que tout est globalisé, uniformisé. Tout le contraire de l'utopie ! L'utopie découle du bon sens, sauf en ce qui concerne l'argent. L'unification se faisant par l'argent... »

Zof Lin

Ce soir à Lorient, le 27 mai au Mans, le 29 à Strasbourg, le 30 à Lille, le 31 à Paris (Olympia), le 2 juin à Clermont-Ferrand et le 3 à Toulouse.

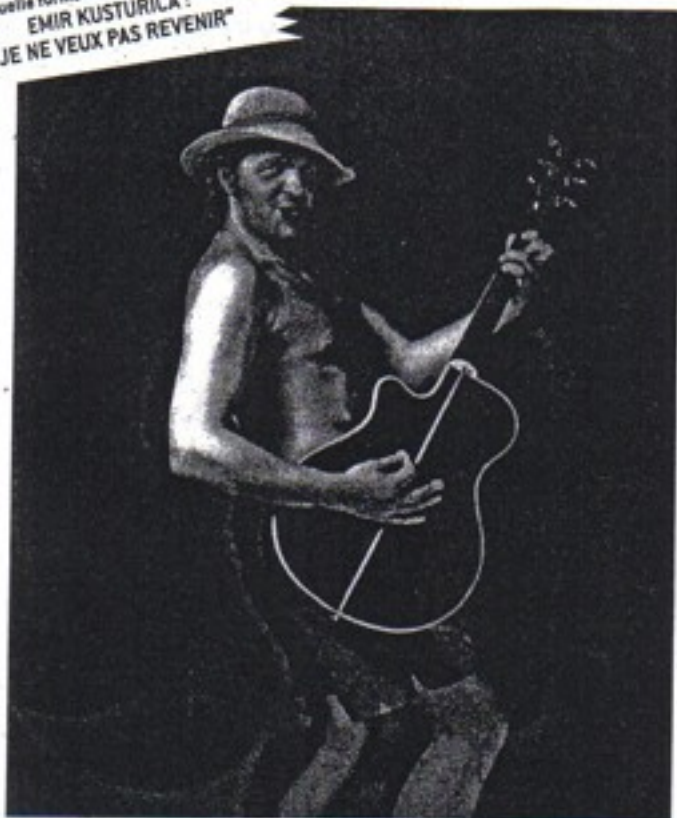


questionnaire (suite)

chaque semaine, un invité se prête au jeu lancé par Sophie Calle et Grégoire Bouillier

LES INROCKUPIBLES
APRIL 2005

Sous quelle forme aimeriez-vous revenir ?
EMIR KUSTURICA :
"JE NE VEUX PAS REVENIR"



Emir Kusturica

répond au questionnaire
Sophie Calle - Grégoire Bouillier

- QUAND ÊTES-VOUS DÉJÀ MORT ?

Chaque fois que je tourne un film. Mais je suis mort deux fois pendant le tournage d'Underground. Je renaiss chaque fois que je finis un film. Il n'y a pas de mort, seulement une migration.

- QU'EST-CE QUI VOUS FAIT LEVER LE MATIN ?

Quand je suis en ville, une mauvaise nouvelle ; quand je suis à Kustendorf, le bruit des chevaux qui galopent sous ma fenêtre.

- QUE SONT DEVENUS VOS RÊVES D'ENFANT ?

Je les mets dans mes films.

- QU'EST-CE QUI VOUS DISTINGUE DES AUTRES ?

Une grosse tête et des jambes décharnées.

- VOUS MANQUE-T-IL QUELQUE CHOSE ?

Une arme nucléaire.

- PENSEZ-VOUS QUE TOUT LE MONDE PUISSE ÊTRE ARTISTE ?

Bien sûr, nombre de mes acteurs ne l'ont jamais été ni avant ni après avoir tourné dans mes films.

- D'OÙ VENEZ-VOUS ?

Du désert, même si je ne suis pas un bédouin.

- JUGEZ-VOUS VOTRE SORT ENVIABLE ?

le propriétaire et le maître. Je choisis les citoyens.

Et non pas l'inverse. C'est une zone antidémocratique.

- QUELLE TÂCHE MÉNAGÈRE VOUS REBUTE LE PLUS ?

Toutes.

- QUELS SONT VOS PLAISIRS FAVORIS ?

Souffrir.

- QU'AIMERIEZ-VOUS RECEVOIR POUR VOTRE ANNIVERSAIRE ?

Un tout nouveau bulldozer.

- CITEZ TROIS ARTISTES VIVANTS QUE VOUS DÉTESTEZ.

Tous ceux qui sont employés par une machine à laver les esprits hollywoodienne.

- QUE DÉPENDEZ-VOUS ?

C'est mieux d'être oisif gratuitement que de travailler pour rien.

- QU'ÊTES-VOUS CAPABLE DE REFUSER ?

L'État.

- QUELLE EST LA PARTIE DE VOTRE CORPS LA PLUS FRAGILE ?

L'âme.

- QU'AVEZ-VOUS ÊTÉ CAPABLE DE FAIRE PAR AMOUR ?

Tout. Quand on est amoureux, 80 % du cerveau ne fonctionne pas.

- QUE VOUS REPROCHE-T-ON ?

Le bruit.

- À QUOI VOUS SERT L'ART ?

J'en fais de l'argent.

- RÉDIGEZ VOTRE ÉPITAPHE

"Cet homme repose ici, où la vie n'a pas de prix, mais la mort oui."

- SOUS QUELLE FORME AIMERIEZ-VOUS REVENIR ?

La Provence

MERCREDI 21 NOVEMBRE 2007

MARSEILLE

www.laprovence.com / 0,5

ROCK

Le No Smoking orchestra d'Emir Kusturica au Dock

Non content d'être un réalisateur prolifique et extravagant, le fougueux Emir Kusturica est aussi musicien. Au volant du No Smoking orchestra - groupe de rock créé au début des années 80 à Sarajevo - le bonhomme vient ce mercredi au Dock des Suds dévoiler l'étendue de ses talents musicaux.

D'abord bassiste puis guitariste au sein du groupe, Emir Kusturica n'est pas un ap-

proprié cette formation musicale. Depuis qu'il est fêché avec le génial compositeur Goran Bregovic, c'est en effet le No Smoking qui tricote les musiques des films de Kusturica: *Chat noir, chat blanc*; *Le vie est un miracle*... Jolie carte de visite ! ■

PRATIQUE

Mercredi 21, Dock des Suds, Marseille, 04 91 99 91 00.

DOUBLE CASQUETTE

Emir Kusturica, cinéaste à Aix, musicien à Marseille

Le réalisateur serbe est venu présenter son nouveau film, hier soir à Aix. Avant de donner un concert ce soir à Marseille.

Peu d'artistes peuvent se prévaloir d'avoir gagné deux Palmes d'or à Cannes. Et d'emporter, en même temps et sur scène, l'adhésion d'un public fan de punk-rock. C'est pourtant le cas d'Emir Kusturica, réalisateur serbe, foutraque, exaltant souvent. Singulier, assurément...

Chacun de ses nouveaux films suscite une attente émerveillée, comme soubite du réalisme poétique qui traverse ses œuvres. Chacun de ses concerts draine des fans à peu près aussi fougueux que lui.

Vérification, hier soir, devant le cinéma Le Cézanne, à Aix, où le frémissement était d'autant plus enthousiaste que ce bonhomme aux allures de bûcheron alternatif était présent pour présenter son nouvel ouvrage, *Promets-moi* (en salles le 30 janvier prochain). "L'énergie humaine est pour moi la chose la plus importante, dans la création comme dans la vie", expliquait d'ailleurs sur place ce quinquagénaire très... actif.

D'essence, il en aura effectivement besoin, car après ce petit tour de chauffe aixois, on l'attend ce soir à Marseille pour un concert au Dock des Suds avec son



Hier soir au Cézanne à Aix, ce soir au Dock des Suds à Marseille, Emir Kusturica n'arrête pas. / Photo: Olivier Gauthier

groupe No smoking orchestra... "J'ai commencé à faire de la musique il y a un peu plus de 8 ans, comme une blague et puis, il s'est avéré que les gens aiment et qu'ils viennent m'écouter", précise-t-il simplement. "Le groupe est apparu au moment où la vente des CD amargait une baisse partout", sourit-il encore, chaire déformée de l'alternance à tous les niveaux. "Or, il y a un grand nombre de gens qui viennent à nos concerts... Cela étant, je reste un travailleur, un ouvrier du ciné-

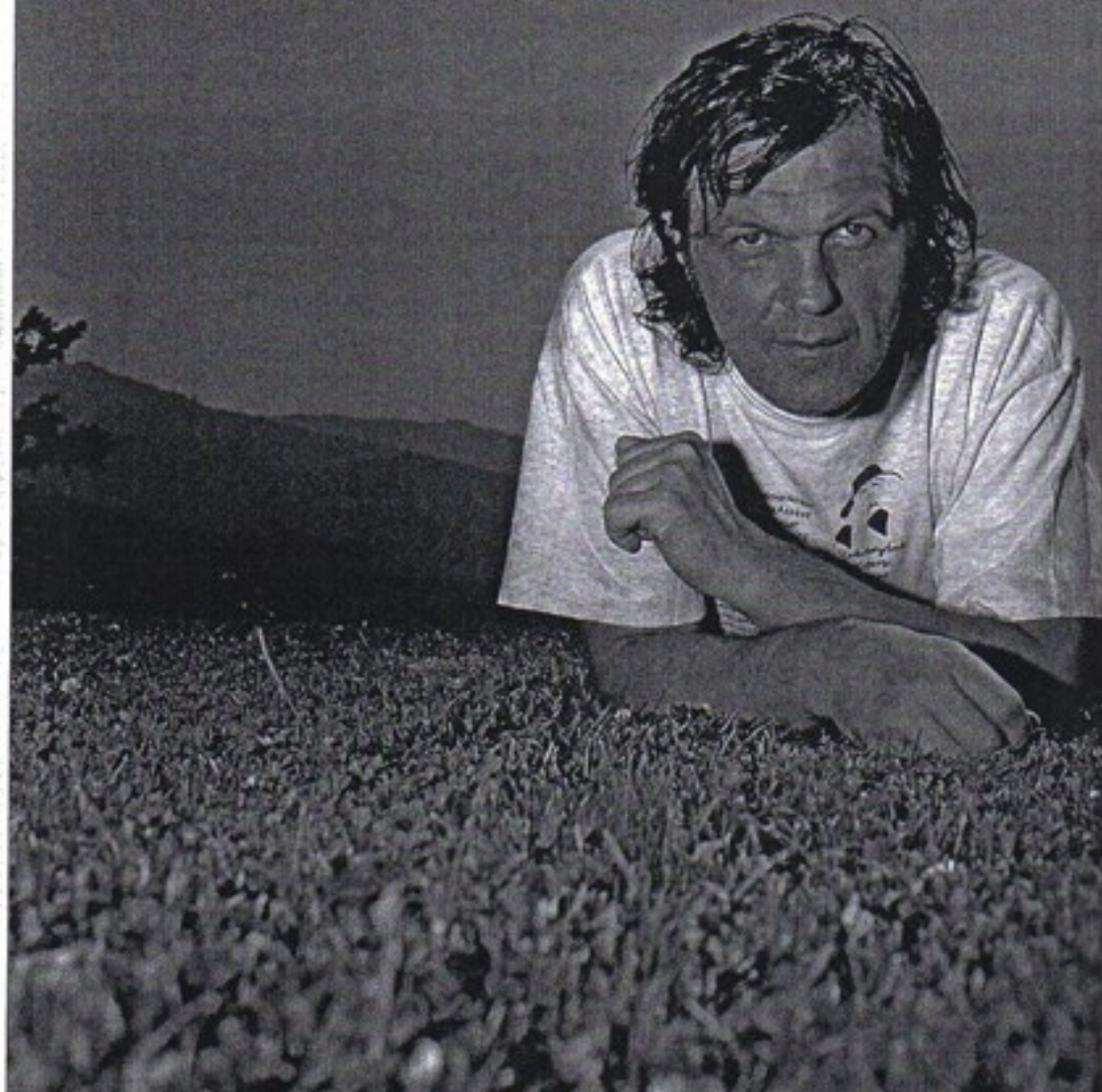
ma qui pratique aussi la musique", aime-t-il à nuancer.

De fait, la recherche formelle, belle, de ses longs métrages est souvent portée par les éclats cuivrés de sa tarlatane balkano-volcanique (d'abord celle de Goran Bregovic, et désormais la sienne et celle de son fils) Y compris le dernier (moins réussi), qu'il présente essentiellement comme un conte. "En fait, assène-t-il pour finir, dans une dizaine d'années, on regardera mes films comme on regarde un opéra." ■

Ariane Ellard

J'ai construit
un village dont
je peux choisir
les habitants.

Un genre
d'autocratie
douce...



FOCUS | EMIR KUSTURICA

porter le chapeau dudit conflit aux seuls Serbes, on l'accuse de tous les maux, de toutes les compromissions avec le tyran serbe Slobodan Milosevic.

Il n'est jamais retourné à Sarajevo. De sa propre initiative ou parce qu'on l'en a banni? Quelque part à mi-chemin. Ici comme ailleurs. Impossible en tout cas de se sortir de l'esprit un sentiment de provocation de sa part à venir s'installer ainsi crânement en "bourgmestre" à quelques kilomètres de cette Bosnie interdite. Et tant pis s'il nous assure du contraire: « C'est l'étonnante beauté du coin qui m'a fait le choisir. Peut-être instinctivement ai-je été influencé par sa ressemblance avec le relief bosniaque. Mais aucune idée de revanche ou je ne sais quoi d'autre là-dedans... »

BREF, QUOI QU'IL DISE OU fasse désormais, Emir Kusturica reste exposé aux interprétations. Qu'il en rajoute lui-même une couche de temps à autre. Voir tendre l'autre joue, lui le descendant de plusieurs générations de musulmans bosniaques qui n'hésite pas à faire d'une chapelle orthodoxe l'élément central de son village...

Car l'homme est intelligent. Supérieurement malin. Et sait pertinemment flirter ou rebondir sur la polémique, quand il ne l'alimente pas lui-même. Impossible ainsi qu'il ne sache pas que, derrière la note d'humour, des grincements ne manqueront pas de surgir quand il lâche négligemment: « J'en ai marre de ces démocraties où il faut être élu pour devenir maire, autrement dire plaire. J'ai donc construit un village dont je peux choisir les habitants. Ici, le régime serait plutôt du genre autocratique douce... »

Jusqu'aux approximations quant au nom du village semblent destinées à entretenir un certain flou autour du personnage. Officiellement, l'endroit est répertorié comme Meckavnik. C'est pourtant une autre appellation qui est mise en avant... hors de Serbie. Küstendorf, qui pourrait se traduire en allemand par "village sur la côte". Sauf que de Küsten à Kustu, il n'y a pas loin. Le village de Kustu. Mégalé, disions-nous plus tôt?

Et si le problème était qu'Emir Kusturica incarnait, dans chacun de ses choix, le mode sur lequel il pense et construit ses films: une allégorie permanente. Or, sans pause de temps à autre, ça peut vite devenir usant, une allégorie. Pour les autres s'entend!

Tribun passionnant, jamais à court d'images choc ou de métaphores qui tombent à pic pour illustrer un point de vue, Kusturica ne sait pas, à l'inverse, faire sans emphase. Comme de vous agiter le chiffon

pourrait contrecarrer ses arguments en parlant d'opium du peuple, de l'aspect "pratique" des idoles aux yeux de ces mêmes technocrates en quête d'abêtissement des masses. On s'abstiendra...



Son projet de film autour de Diego Maradona est déjà bien avancé. Si d'aventure l'ex-goleador argentin avait encore besoin de se ressourcer, Meckavnik, le village d'Emir Kusturica serait tout indiqué...



rouge mondialiste dans à peu près n'importe quelle circonstance, quel que soit le thème de la discussion, que celui-ci se nomme culture, architecture, cinéma ou sport. On le lance ainsi sur Diego Maradona et le film qu'il prépare sur lui. Et le voilà parti, parlant du symbole du petit peuple que tous les tabloïdes de la planète (« y compris ici en Serbie ») ont été heureux de traîner dans la boue le moment venu. « De ce jour, poursuit-il, je me suis juré de faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour rappeler la magie que des personnages comme lui incarnent. Socialement, Diego demeure un héros, et pas seulement chez lui, en Argentine. Or, aux yeux de ces multinationales qui gèrent notre monde, il n'y a pas de place pour le héros populaire. Il est incompatible avec leur façon de penser ou d'agir. »

Le raisonnement se tient, comme très souvent chez lui. Certes, on

les instruments des multinationales... » Un ange passe...

Emir et la musique, donc. Son groupe? The No Smoking Orchestra, Zabranjeno Psenje dans le texte, comprendre en serbo-croate. Encore que là, il s'agit de nuances. S'il en est d'évidence le point d'ancrage auprès du public (et à n'en pas douter le bailleur de fonds quasi exclusif), le groupe lui permet le plus souvent de rester en retrait, de n'être que le guitariste dans un collectif de treize personnes. « Mon souhait, avant de rejoindre le groupe, était de me fondre dans une mosaïque, explique Kusturica. Et puis, depuis toutes ces années, j'ai assez du cinéma pour assouvir mon ego. Car le cinéma est le dernier endroit qui, très officiellement, ne reconnaît pas la démocratie comme mode de fonctionnement... »

De toute façon, côté leadership au sein du No Smoking, la question ne se pose même pas. La vraie figure de proue du groupe, son fondateur en 1980, chanteur et force motrice, c'est bel et bien Nalle Karajic, l'ami de longue date.

Contestataire, le No Smoking l'a toujours été. Une véritable raison d'être. Il a même failli en crever. C'était juste avant que Kusturica ne le rejoigne en 1986. Une évocation ironique de la mort du Maréchal Tito voit les foudres des autorités s'abattre sur le groupe, un boycott total décrété. Il repartira pourtant, avec d'autres membres, sous une forme moins abrupte dans la revendication.

Qu'une bonne part des foules qui s'amusent aujourd'hui aux concerts de l'équipée n'ait qu'une notion très floue de son rapport au social ou à la chose identitaire ne dérange pas outre mesure ses deux poumons. « Je suis persuadé que le message finit de toute façon par passer, de par les styles musicaux que nous abordons, folklore, tzigane, rock... », se persuade Karajic. « Il y a comme un rapport diabolique entre ce groupe et les publics que nous rencontrons, une énergie, un échange qui vaut bien des discours, estime de son côté Kusturica. A mon niveau, jouer live, c'est comme renouer avec une excitation d'enfant, une insouciance que je ne retrouve nulle part ailleurs. Sinon, on est un peu comme une équipe de foot qui savait allier talent individuel et jeu collectif. Bref, tout le contraire de la Yougoslavie il y a des années. Ou de la France. Combien de fois avez-vous perdu contre les Allemands dans les quinze dernières minutes, hein? Tout ça parce que le collectif encaissait... »